

contre Dieu, a inscrit sur ses listes de proscription l'humble éducateur des enfants du peuple et l'admirable fille de la charité; c'est l'heure où l'indifférence et l'inaction seraient pour tout homme de cœur une honte et une trahison.

Après de ces classes laborieuses, objet constant de mes préoccupations; auprès de ces chers ouvriers entourés de tant de flatteurs et de si peu d'amis vrais, vous pouvez, mieux que tout autre, me servir d'interprète.

J'entends toujours avec bonheur leur cri de foi et d'espérance. Qu'ils sachent bien que moi je les aime trop pour les flatter, et pour tout dire en un mot, répétez-leur sans cesse qu'il faut, pour que la France soit sauvée, que Dieu y rentre en maître pour que j'y puisse régner en roi.

Confiance, mon cher de Mun, n'oubliez jamais que l'avenir est aux hommes de foi et de courage.

HENRI.

Cette lettre ainsi que le discours auquel elle fait allusion ont eu un grand retentissement: et chose remarquable: ennemis comme amis reconnaissent que M. de Mun et M. de Chambord tiennent un beau et fier langage; mais, disent les ennemis, tel langage n'est plus de notre temps.

Oui, par le temps qui court c'est une niaiserie de vouloir faire passer Dieu avant l'homme, la Révolution en a créé autrement.

Veut-on savoir comment on apprécie dans le camp républicain cette lettre de Henri V et le discours de M. de Mun?

Qu'on veuille lire les lignes qui suivent: c'est M. Edm. About, oui, M. About, le moins clérical de tous les anti-cléricaux du monde, qui les a écrites; sans les quelques pointes du cru républicain poussées çà et là, ce serait à ne pas croire que c'est de l'About.

VIVE LE ROI!

Nous l'avons dit souvent, et nous ne nous lasserons jamais de le dire: si M. le comte de Chambord n'est pas un homme de notre temps, c'est un homme. La postérité équitable assignera dans la galerie des Bourbons une place d'honneur à cet homme qui n'est pas seulement un prince, mais un principe. L'ancien régime, mort en France et en maint autre lieu, vit à Frohsdorf dans un caractère auguste. On l'y retrouve, non pas tout entier, avec ses qualités et ses défauts, ses traditions dignes de respect et ses abus exécrables, mais amendé, épuré, meilleur, comme une édition classique *ad usum Delphini*. Chevaleresque, magnanime, galant en tout bien tout honneur, ami sûr, bon vivant, bon homme et bon Français pardessus tout, l'héritier du grand Henri IV n'a qu'un défaut, le seul qu'Arloste reproche à la jument de Rolland: il est mort à ce monde, il est un étranger dans notre siècle de perdition.

Ce fils de saint Louis qui monte au ciel par une pente douce, au milieu de l'estime et de la sympathie universelles, n'est pas le roi des royalistes de son temps, mais il est et sera, jusqu'au dernier soupir, le roi des républicains. Il n'a pas transigé avec l'orléanisme, il n'a jamais trempé, au sénat, dans ces intrigues monstrueuses qui marient le droit du 2 décembre avec le droit divin. Ultramontain sincère et convaincu, il n'a pas fait la moindre concession à cette chose hybride qui s'appelle le catholicisme libéral. Admirons-le, car il le mérite, et ne lui ménageons pas notre reconnaissance, car s'il était moins net, moins loyal, moins entier, il régnerait. Supposez que tel jour il ait mis son drapeau dans sa poche; qu'en telle occasion il ait jeté un voile sur ses entêtements politiques et ses sentiments religieux, la restauration était faite.

Aujourd'hui même, à l'heure où la nation républicaine se prépare à fonder définitivement ses institutions par le déplacement de la majorité au sénat; quand le seul adversaire que nous ayons à redouter est l'équivoque; quand une coalition de légitimistes, d'orléanistes et de bonapartistes, dans un manifeste anonyme et inintelligible, s'applique à troubler les esprits et spéculer sur l'apathisme des classes diri-

geantes, voici le Roi, le vrai roi des républicains, qui apparaît dans une gloire, calme, hardi, rayonnant comme toujours, et qui dissipe les ténèbres accumulées par la duplicité des hommes.

Il sait bien, cet enfant du miracle, que le miracle seul peut l'asseoir sur le trône de ses pères; aussi dédaigne-t-il tous les petits moyens à l'usage de ses partisans.

Un prétendant habile et sans scrupules, comme nous n'en avons que trop vu, préparerait les élections sénatoriales par une lettre insinuante à l'adresse des délégués.

Ou, plus modestement encore, un politique, inspiré par l'intérêt bien entendu, imiterait de Comart le silence prudent, laissant libre carrière aux esprits trop pratiques qui ont fait passer M. d'Haussonville entre M. Oscar de Vallée et M. Baragnon. C'est dans ces opérations savantes que le silence est d'or, car un seul mot, un seul cri sorti de la conscience d'un honnête homme ferait rentrer sous terre, pêle-mêle, les candidats et leurs électeurs.

M. le comte de Chambord avait mille raisons de ne rien dire et surtout de ne rien écrire. Il écrit. A qui écrit-il? A un fusionniste comme M. Buffet? A un bonaparte-royaliste comme M. de Broglie? A un catholique-libéral comme M. de Falloux? Non, non, non. Pas même à un légitimo-bonaparte-orléano-cléric-protestant comme M. d'Haussonville, qui est le moins compromettant des hommes, grâce au don de nature qui lui fait oublier sans effort ce qu'il a lu et ce qu'il a écrit! Non. L'auguste représentant de la monarchie traditionnelle s'adresse au comte Albert de Mun, le plus connu des champions de l'ancien régime et le plus militant des cléricaux.

M. Albert de Mun a dit à la tribune, le 16 novembre: "Je ne suis pas un partisan du suffrage universel; je ne crois pas à la souveraineté du nombre; je suis persuadé qu'un pays qui appuie là-dessus ses institutions et ses lois est un pays qui s'achemine à la ruine." Et M. le comte de Chambord, qui naguère encore, acceptait un peu vaguement le suffrage universel sagement pratiqué, écrit à l'honorable M. de Mun: "J'achève à l'instant même la lecture de votre admirable discours... La vérité meurt dans la bouche de ses défenseurs je ne sais quelle force de persuasion qui grandit, éclate et s'impose, parce qu'elle porte en elle-même le principe de la délivrance et du salut."

Le député invalidé de Pontivy jette à l'eau la Révolution, c'est-à-dire cette "doctrine politique qui prétend fonder la société sur la volonté de Dieu." C'est la doctrine du pur cléricisme, et celle de M. le comte de Chambord: "Je vous remercie, écrit-il, d'avoir insisté avec tant d'autorité et de franchise sur les bases fondamentales, sur les vérités éternelles et les principes nécessaires pour toute société qui veut vivre dans la paix et s'assurer un lendemain." On ne saurait mieux dire, ni formuler plus clairement le système politique que la France moderne a pris en horreur.

Les électeurs sénatoriaux on pu croire, en lisant le discours de M. le comte Albert de Mun, qu'ils entendaient la voix d'un excentrique, d'un fantaisiste, d'un illuminé. La lettre de M. le comte de Chambord leur prouvera que ces prétendus paradoxes sont la pure doctrine légitimiste, et qu'il nous faut opter à bref délai contre le gouvernement par nous-mêmes et le gouvernement par Dieu.

## Une armée de deux.

Le libéralisme catholique est agonisant en France; le drapeau du parti étant tombé dans la poussière par suite de la disparition des chefs, M. de Falloux vient de le prendre en main. Ce vieil acolyte des de Montalembert et des Dupanloup trouvant que M. de Mun compromet la Religion et l'Eglise par son programme de *contre-révolution*, a fait entendre les paroles de la *vieille sagesse* et de l'*antique prudence* du libéralisme catholique dans une lettre publiée dans le *Correspondant*.

Le document Falloux a été accueilli avec une sorte béatitude et au milieu des applaudissements par la gente